

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur,
W. H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'enverra pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DÉPÔTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez Mr. E. GINGRAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANTOINETTE, Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal, — Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois-Rivières, — Chez M. OLIVIER, BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désirent se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3. Québec, 26 Juillet, 1841. No. 64.

MÉLANGES.

DEUX FILLES DU PEUPLE.

Deux jeunes filles, tristement vêtues, pleuraient sous le toit d'une de ces vieilles maisons penchées sur l'eau sombre des canaux qui sillonnent la moitié de la ville d'Amiens, la *petite Venise* de Louis XI. Quinze jours auparavant, le corbillard des pauvres enlevait de cette mansarde ouverte à tous les vents, humide et froide, une longue boîte de sapin qui avait été clouée sur leur père, mort d'un excès de travail. Elles restaient seules au monde, les sœurs jumelles, Laure et Marie, seules avec leurs dix-sept ans et leur joli visage, et leur taille si élégante qu'on se songeait guères en les voyant à la grêle indienne dont leur robe était faite.

Laure rompit la première un long silence: « Marie, tant de pleurs ne changent pas notre sort. Notre bon père n'est plus, nous le regretterons: nous le pleurons; que nos larmes ne soient pas stériles. La maladie nous a enlevé presque toutes nos ressources. Pour obtenir de l'église qu'il fût enterré décentement, nous avons dû vendre toutes nos robes, et voici que le propriétaire de la maison ré-

clame le prix du loyer de cette chambre. Allons, Marie, pas d'hésitation; vendons ces meubles, payons-lui l'arrière qu'il réclame, et puis nous penserons à l'avenir."

Et les meubles vendus leur permirent de payer la location de la mauvaise chambre où elles demeuraient. Il leur restait près de 80 f. « Avec cette somme dit Laure, nous pouvons aller à Paris.—Et pourquoi, demanda sa sœur, quittons-nous notre ville natale?—Pourquoi? Ne sais-tu pas trop bien que le commerce est ici dans la plus grande souffrance; que les fabricans renvoient leurs ouvriers? Dans de pareils momens, le riche est privé de son superflu; le pauvre de son nécessaire. Et nous sommes pauvres, Marie! Nous cherchons de l'ouvrage depuis huit jours sans en trouver. Allons à Paris; on dit qu'on y fait fortune aisément, et que c'est le paradis des femmes. »

Le surlendemain, Marie et Laure descendaient dans un hôtel garni de la rue de Seine.

Pendant toute la route, leurs pensées avaient été bien différentes. Marie, perchée dans un coin de la voiture, n'avait pu étouffer ses sanglots. Laure, au contraire, s'était livrée aux songes les plus riants: on s'empressait autour d'elle; de beaux cavaliers lui pressaient la main, lui offraient des fleurs, lui prodiguaient les plus gracieuses flatteries. C'était, non plus la fille du peuple, mais la reine du monde élégant. A leur entrée dans la capitale, les mêmes impressions leur avaient suivies. Tandis que Laure avait dévoré d'un œil d'envie les parures exposées aux montres des riches boutiques, le cœur de Marie s'était serré à la vue de ces citadins qui se coudoyaient sur les trottoirs; image attristante de l'égoïsme nécessaire.

L'hôtel garni où les deux sœurs avaient pris une petite chambre, était habité par quelques étudiants, par des peintres et par un jeune homme qui fréquentait ceux-ci, à qui on ne connaissait aucun état, et qui s'appelait Sewrin. Jugez-elles furent courtisées! C'était à qui serait le plus galant, à qui leur rendrait de ces petits services de bon voisinage, qui sont d'ordinaire le prétexte d'une liaison. Marie et Laure se tinrent sur la défensive. Elles savaient bien que cet empressement des locataires autour d'elles n'était pas désintéressé; et puis le souvenir de leur père, et le besoin de gagner leur pain, de le gagner honnêtement les préservaient de la corruption qui naît de l'oisiveté.

Parmi les peintres qui logeaient dans l'hôtel, était un jeune homme d'un grand avenir. Dans le monde artiste, ses toiles étaient déjà renommées. Elève d'un grand, il était meilleur coloriste que son maître, et on prévoyait qu'un jour il aurait la même pureté de dessin. Et son ame était peut-être encore plus haut placée que son talent. Il estimait que l'art avait mission, comme la science, d'agrandir la pensée humaine et de l'éclairer d'un rayon divin. Il y a aujourd'hui beaucoup d'artistes, peintres ou écrivains, qui sourient de cette interprétation et qui disent que l'art ne doit servir qu'à battre monnaie. Ils sont sceptiques ou font semblant de l'être. Dieu, et la vertu, et la patrie, sont des mots qu'ils ont effacés du dictionnaire. Ils ne connaissent que les pièces d'or, et les belles femmes, et les bons festins. Et le pouvoir n'a garde de les blâmer: quand on ne s'occupe que de ces utiles choses, on ne fait pas de politique; on laisse le gouvernement en repos et c'est tout ce qu'il veut. Julien Revelle était assez malheureux pour ne pouvoir partager ces belles idées; il avait des croyances, et il poussait la naïveté jusqu'à l'avouer.

Bientôt une sympathie honnête s'établit entre Julien et Marie. Le noble cœur

peintre avait deviné celui de la jeune fille, qui n'avait pu refuser une vive amitié à l'artiste. Ces deux jeunes gens s'aimaient sans se l'être dit, et ils n'avaient guère de secrets l'un pour l'autre. Julien confia à son amie ses projets d'avenir ; lui dit les grandes scènes révolutionnaires qu'il voulait fixer sur la toile ; il lui raconta ces drames qui avaient bouleversé, depuis 89, la société française, et qui l'avaient régénérée, comme les orages purifient l'atmosphère. L'amie de Marie s'ouvrait avidement à ces impressions ; elle s'instruisait à la parole du jeune patriote, et apprenait à chérir son pays.

Mais Julien ne se bornait point à développer ses idées de peintre et d'ami du peuple ; il alla jusqu'à confier à Marie un de ces secrets que les femmes devraient toujours ignorer. « Vous vous étonnez quelquefois de mon absence dans la soirée ; plus d'une fois, après avoir promis de venir causer avec vous, j'ai manqué au rendez-vous convenu. Sachez que d'autres rendez-vous, qui intéressent la nation, exigent ma présence. Je suis affilié à une association secrète qui travaille au renversement du pouvoir actuel. C'est une terrible tâche, celle que nous avons entreprise ! On réussit ou on meurt ! — Que dites-vous, M. Julien ? vous complotez ! mais c'est horrible ! Vous n'aimez donc personne au monde, puisque vous vous exposez à mourir, quand vous pouvez être si heureux ? — Je n'aime personne, Marie ? Vous savez bien, que je donnerais ma vie pour vous ; mais j'aime plus encore mon pays. Gardez-moi bien le secret ! — Oh ! je vous le jure ; mais je vous détournerai de cette voie funeste ; M. Julien, vous me faites frémir !... »

Au bout de quelques semaines, les absences de plus en plus fréquentes de Julien ne furent pas les seules qui inquiétèrent Marie. Laure bien souvent ne rentrait qu'à minuit. D'abord elle avait allégué la nécessité de chercher des travaux d'aiguille, car l'argent dont toutes les deux avaient vécu s'épuisait vite, et Marie, décidée à n'avoir recours à la bourse de personne, s'affligeait en secret. Julien lui-même ignoait cette triste vérité.

Un jour Laure rentra dans la mansarde à une heure assez avancée. Marie était fort agitée. Quand sa sœur parut, elle croisa ses bras et lui dit, en lui lançant un regard acéré comme une flèche : « Laure, tu as oublié que notre père n'était pas entré tout entier dans son cercueil, et qu'il nous voyait encore !... Je sais tout, entends-tu ? Je sais que tu es presque une fille perdue ! »

— Marie !

— Oh ! pas de cris, pas de scandale, et surtout pas de menaonge ! Ce matin, cet après-midi, je te croyais encore sage et pure... à présent tu n'es plus digne de porter le nom de notre famille !

Laure avait changé de visage ; elle fut obligé de s'asseoir. Marie resta debout devant elle, et continua :

— Ce soir, j'ai été forcée de sortir, j'allais porter des broderies achevées l'autre nuit ; je passais sur la place de la Bourse... je t'ai bien reconnue, appuyée sur le bras d'un jeune homme, et entrant au théâtre qui donne sur cette place. Tu étais belle, et joyeuse, et bien parée ! Laure, la honte te va bien, ma sœur !

— Marie !

— Ce jeune homme, c'était Sewrin, le locataire de cette maison. Je ne vous ai pu suivre ; seulement je suis restée à la porte du théâtre jusqu'à la fin du spectacle ; alors j'ai attendu que vous fussiez sortis, et puis j'ai pris les devans. Il n'y a pas cinq minutes, que je suis rentrée. J'ai écouté à ma porte, et voici ce que tu as fait : arrivée au troisième étage, tu as déposé chez cet homme ton riche chapeau, tes gants parfumés, ta mantille, destinée à cacher la grossièreté de ta

robe, car tu n'as pas encore accepté de robe, à ce qu'il paraît ; tu as bien voulu ne pas rester dans sa chambre et revenir auprès de ta sœur, de Marie la grisette. C'est de l'héroïsme, mais cela ne durera pas ; tu seras une femme perdue, si ce n'est déjà fait.

A continuer.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 26 JUILLET, 1841.

WHIG ou TORY

POUR NOUS LE MEILLEUR N'EN VAUT RIEN.

Nos braves, nos excellens, nos innocents canadiens, c'est-à-dire ceux qui ont au cœur un fonds de bonhomme assez rottable pour espérer qu'il peut nous venir encore quelque chose de bon d'Angleterre, regardent avec une espèce d'anxiété la crise qui s'opère en ce moment dans le gouvernement de ce pays-là ; ils ne savent s'ils doivent espérer ou craindre. Dans la naïveté de leur conscience ils ne conçoivent pas bien par quel mécanisme un changement de pouvoir leur serait favorable ; ils ne comprennent point non plus comment il leur pourrait être nuisible car l'intelligence, même celle du mal, n'indique nullement par quelle combinaison les choses pourraient être pires. C'est cette bien triste impossibilité qui leur inspire une sorte de philosophique consolation.

N'ayant rien de mieux à faire aujourd'hui, nous allons essayer de chercher quelques lumières dans le sombre cloaque qu'on appelle la politique, afin de fixer un peu nos propres opinions, et, par reflet, celles de nos lecteurs sur ce que nous devons comprendre, sur ce que nous pouvons attendre de la nouvelle représentation britannique. Ce soin devrait appartenir de droit à nos amis de la grande et sérieuse presse ; mais outre que ce sujet n'est peut-être plus neuf pour eux, leur docte et compassé langage est trop généralement obscur pour la bonne masse de notre peuple qui, comme celle de toute les contrées, aime la vérité dite avec franchise et sans tous les astucieux ménagemens puisés dans une timide prudence et dans les gros livres ; c'est donc à nous qu'appartient cette tâche, à nous qui, sortis du peuple, vivons avec le peuple, aimons le peuple et ne rougissons pas de ses rudes poignées de mains. Tout ignorant qu'on le dit, nous savons qu'il tirera lui-même de sages et justes conclusions ; car pour l'instruire en nous instruisant nous-même, nous voulons parler sa langue.

Il faut d'abord s'entendre sur les mots ; c'est l'essentiel. Voyons donc ce que signifient ces termes de *Whigs* et *Torys*, dénominations aussi obscures au fond que leur origine, que nous ne rechercherons pas, et d'une valeur relative des plus complètement trompeuses pour nous. C'est sous le point de vue de leur rapport avec nous que nous les considérons, dès que nous aurons compris leur sens pour l'Angleterre. L'Angleterre est habitée par des hommes qu'on appelle anglais. C'est tout ce qu'on peut dire à leur avantage, sous le point de vue de leurs transactions avec les autres hommes. L'espèce générale se divise en trois grandes catégories, les *Torys*, les *Whigs*, les *radicaux*.

Les tories sont, en majorité, ceux qui ont le mérite d'appartenir à une famille dont les chefs se sont illustrés il y a plus ou moins de siècles. Les premiers reçoivent aujourd'hui en honneurs, en emplois, en titres, en argent, la récompense des services de leurs ayeux, louables quelquefois, honteux souvent. Ils se croient des êtres supérieurs parce leurs ancêtres le furent. Plus ils sont éloignés de celui qui se distingua, c'est-à-dire plus leur famille est ancienne de noblesse, plus ils sont fiers d'eux-mêmes et de leur nom. Il nous semble qu'ils en agissent avec leurs ancêtres comme s'ils avaient été de grands scélérats. Ceci est à peu près l'histoire ridicule de toutes les aristocraties et de ceux qui en font leur lichet. Celui qui aujourd'hui tire son nom du néant pour le fixer dans l'histoire on l'appelle un parvenu et ceux qui ne sont que sa dixième génération se targuent de la parenté comme un titre incontestable au respect et à l'admiration des humains. A eux donc les honneurs, à eux donc l'argent. Tout est bien pour eux dans le meilleur des mondes possibles ; tout changement est dangereux, toute amélioration un attentat. Voilà ce que c'est qu'un tory. Le tory serait un être admirable s'il était seul dans dans le monde ; mais comme il est entouré d'êtres qui ne lui ressemblent point, il devient pour eux un fléau. Telle que la société est organisée l'homme cherche à améliorer sa condition ; mais cette tâche, qui est facile pour celui qui possède déjà presque tout, devient impossible pour celui qui n'a rien ; d'où il s'ensuit que celui qui possède, obtient davantage aux dépens de celui qui n'a presque rien ; c'est-à-dire que le riche s'enrichit et que le pauvre s'appauvrit ; c'est ce qu'on voit sur presque toute la terre. L'équilibre ne se rétablit à la fin que par les révolutions qui aboutissent elles-mêmes à leur tour au despotisme. C'est le court et déplorable résumé de l'histoire de notre pauvre globe. A qui la faute ? A la nature égoïste et imprévoyante de cette faible humanité qui n'est jamais satisfaite. Le tory est donc l'être que représente Sganarelle lorsqu'il dit : Quand j'ai bien bu, bien mangé je veux que chez moi tout le monde soit rassasié.

Le radical est l'opposé du tory ; quoique son ennemi le plus acharné il est le moins redoutable puisqu'il se trouve à la merci du tory qui n'a jamais de merci. Le radical demande des réformes ; mais comme il sent déjà les atteintes de la faim, il est pressé, il les lui faut à tout prix ; s'il était le plus fort il les prendrait de suite avec violence. C'est chez lui qu'on trouve la plus belle éloquence, les plus chauds sentiments les plus nobles théories ; car rien n'aiguillonne si bien le génie et la vertu que le malheur et la misère. (C'est ainsi que nous sommes, inexplicables humains.) Mais ses belles conceptions restent dans l'oubli faute de moyens ; le radical a son pain à gagner, ses habits à raccommoder, son logement à trouver ; il lui faut quelquefois plus d'habileté, plus de diplomatie pour vivre un an, qu'on n'en déploie en dix pour l'administration des trois royaumes.

Il y aurait guerre à mort permanente entre le tory et le radical si le whig n'existait point. Le whig n'est ni l'un ni l'autre et pour l'un il est l'autre. C'est un être amphibie. Plus à l'aise que le radical il laisse poindre déjà des manières aristocratiques. Plus ambitieux que le tory il veut acquérir pour lui-même et menacer au nom du radical. Il veut des places, des honneurs, de l'argent comme le tory ; dès qu'il les a il devient lui-même tory et fait place à d'autres. Il y a peut-être des exceptions, mais on les compte facilement. Récapitulons.

Le tory est l'homme qui, se trouvant bien, veut rester tel qu'il est, sans s'inquiéter de ceux qui souffrent. Ami des abus, parceque les abus lui profitent, il veut conserver les abus. Il veut le monopole parceque c'est lui qui l'exerce.

Du reste comme il ne sont le plus fort, il est le plus franc, le plus magnanime. Il ne vous laisse pas espérer ce qu'il n'a pas dessein de vous accorder. C'est en cela seulement qu'il est bon maître. Il est plus habile en science gouvernementale parce qu'avant eu de tems immémorial le pouvoir en main, il y a gagné de l'expérience.

Le whig est une invention monstrueuse, nuisible, insaisissable. Sous le prétexte de la prudence, il emploie la duplicité, et prétend qu'il faut temporiser avec le mal. Il donne des espérances au faible pour attaquer le fort, afin de devenir fort lui-même. Il n'a ni la franchise du tory, ni l'énergie du radical. Il gouverne par l'astuce; a recours aux expédients; il proclame les généreuses doctrines démocratiques et traite avec la tyrannie. C'est le whig qui déclare que la fin justifie les moyens. Si nous, qui ne sommes rien, mais qui accepterions sans crainte la dénomination de libéral dans la plus large étendue de ce terme, nous avions à choisir entre le tory et le whig, nous prendrions sans balancer le premier parceque nous préférons combattre un ennemi déclaré que travailler avec un associé infidèle.

Les doctrines radicales seraient les seules propres à rendre les nations fortes à l'extérieur, heureuses à l'intérieur, si l'essence de l'homme était honnête et désintéressée. C'est ce qu'une saine éducation du peuple seulement permettra d'atteindre. Ce siècle fera rapidement approcher cette époque, mais il ne la verra sûrement pas; car la marche de la justice et de la vérité est lente; elle n'en est pour cela que plus sûre.

On trouve parmi les Tories presque toute l'aristocratie, et ceux qui en dépendent immédiatement; c'est-à-dire les selliers, les maquignons, les tailleurs à la mode, une bonne partie des chefs de l'armée, et toute la valetaille, en livrée qui se console de sa servitude, par le mépris qu'elle déverse sur..... l'homme qui meurt de faim, parceque ses maîtres à elles n'ont plus d'appétit.

Les whigs se composent de Tories désappointés, de riches marchands, spéculateurs, propriétaires héritiers, qui envient des titres, des cordons, des noms respectables. Ce sont gens qui considèrent le peuple parceque c'est le marchepied à l'aide duquel ils s'élèveront. Ils flattent le trône et la roture, et les calomnient tous deux.

Les radicaux sont cette grande et imposante masse des travailleurs. Ce sont eux qui combattent pour l'état; ils versent leur sang et leurs sueurs pour sa plus grande gloire; mais après la victoire ils n'ont aucune part aux dépouilles car il en reste à peine pour les whigs lorsque les Tories sont servis. La jeunesse à l'âme ardente et vertueuse est toujours radicale, si les préjugés ne corrompent point son jugement. Quand ils le voudront fermement, les radicaux seront les plus forts, car ils sont les plus nombreux, et ils le voudront bientôt, car leur état devient chaque jour de moins en moins supportable. Beaucoup de personnes ignorent qu'il est en Angleterre des millions de malheureux pour qui deux jours sans travail équivalent à une condamnation à mort; la mort par la faim, la plus horrible de toutes.

Maintenant que nous avons établi la distinction entre ces trois castes; chacun ne pourra s'empêcher de témoigner une grande surprise de voir cette Angleterre qu'on vante partout comme la plus éclairée des nations, comme celle qui, hérit le plus ses libertés, retourner à l'aristocratie son ancienne persécutrice, celle qui l'a pressurée, affamée, endettée. Après tout, ces anomalies ne se rencontrent pas dans notre pauvre Canada qu'on insulte tant. Les « ignorant » qui l'habitent savent y conserver

et défendre patiemment leurs vieilles persuasions; les fourberies des grands les étonnent; mais ne les éblouissent point; la corruption parmi eux trouve peu d'apoclytes. Ils ne désespèrent point; car ils ont foi en une bonne cause.

Voyons maintenant si nous avons à perdre au changement maintenant certain du ministère britannique. Quant à nous, nous croyons que la cause du pays ne pourra qu'y gagner parcequ'elle ne peut y perdre. Qu'ont été pour nous ces whigs dont on attendait tant. Lord Gosford avec une grande bonté d'âme, forcé d'obéir à un gouvernement whig mal affermi, n'a joué que le rôle d'un fourbe. Lord Durham qu'on appelait en Angleterre un whig, un radical même, a renversé les lois, condamné des gens sans procès, exilé des patriotes sans les entendre; il conseilla l'abolition des presses qu'il n'avait pu corrompre et abandonna le pays au moment de la révolte.

Lord Sydenham?..... On nous a dit que c'est un whig, un homme aux vues libérales et justes, au sens droit. Si c'est là, bon Dieu, ce qu'on appelle en Angleterre un défenseur des libertés publiques, préservez nous en pour toujours: nous sommes à jamais dégoûtés de l'espèce.

De tout ce que nous avons vu dans les derniers journaux, il résulte que si le ministère anglais est renversé, l'homme qui gouverne le Canada sera probablement retiré. A moins d'un miracle; à moins que la nature se soit plu à peupler notre mégère-patrie de phénomènes de duplicité, nous ne pouvons que gagner au change. Attendons; reposons-nous; encourageons-nous mutuellement; les loup finiront bientôt par se dévorer entr'eux: alors seulement nous, qui sommes depuis si long-tems condamnés au rôle de moutons, pourrons paître en paix. Aux bons entendeurs qui diront *Amen*, salut!

Malgré tout ce que l'on avait espéré des menaces et des bravades, Mr. MacLeod est retenu en prison et le sera encore jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu et aux américains d'en ordonner autrement. Quant à nous, nous pensions que tout s'arrangerait à l'amiable malgré les lugubres prophéties des alarmistes, mais à la fin nous désespérons de la paix, car à l'heure qu'il est la guerre est déjà déclarée par le *Transcript*, journal d'une très-grande importance si on l'en croit et d'un pied et demi carré. On n'attend plus que le concours de la Grande Bretagne pour commencer les hostilités.

Il est aujourd'hui bien clair à tous les yeux que le siège du gouvernement, sur lequel on a basé déjà tant de *scapinades*, ne peut demeurer à Kingston. L'expérience a suffisamment prouvé que cette ville est tout au plus bonne à faire un immense hôpital; mais non point une capitale: le voisinage du corps administratifs est déjà assez mal sain par lui-même, entouré qu'il est de corruption, sans qu'on abrège encore les jours de nos députés par un séjour dans un lieu infecté. Bref, il est bien reconnu que Kingston ne sera point la capitale permanente, surtout si, comme on a lieu de le croire, les toires reviennent au pouvoir. Reste à décider entre Québec, Montréal et Toronto. En attendant que ce point soit fixé, monsieur Thomson veut aider ses bons amis et favoriser ceux qui désireraient acquérir à bon marché des propriétés auprès des villes susdites. Pour y parvenir il fait ou laisse courir le bruit que le commissariat a reçu l'ordre de construire à Kingston un édifice destiné à recevoir les bureaux publics. Je vous le dis, lord Sydenham après avoir épuisé toutes les ruses connues, en invente de nouvelles auxquelles personne n'edt osé songer. Un homme qu'on paierait pour

découvrir les finesses de Lord Sydenham ne volerait morbleu pas notre argent.

Nos représentans sont des ingrats : ils ne savent pas tout ce qu'ils doivent à leur excellent gouverneur-général, ils ne s'imaginent pas que ses bienfaits ne se bornent pas seulement à cette vie, mais qu'ils s'étendront encore à la vie future ; ils n'ont pas encore appris sans doute qu'il est cause qu'après leur mort ils iront tout droit en paradis. Cela ne peut cependant manquer de leur arriver puisque Kingston est un purgatoire.

AVIS.

L'ÉDITEUR du "MIRROR OF PARLIAMENT" a fait des arrangemens qui lui permettront maintenant de donner les débats de chaque jour, des deux chambres du parlement, le jour suivante.

La souscription pour le second mois commençant le 17 du courant, sera de cinq chillings, toujours en avant.

Ceux qui désirent avoir les liasses depuis le commencement, peuvent y suppléer en donnant 10s. pour le premier et le second mois.

Une remise de cinq piastres donnera droit à la personne qui les envoie, à six copies du "Mirror" pour un mois ; \$10 à 13 copies.

Kingston, 12 juillet 1841.

Les Éditeurs de Papiers dans toute la Province qui inséreront l'avis ci dessus et qui enverront leurs papiers respectifs à ce bureau, recevront une copie du "MIRROR."

SOIRÉE PYROTECHNIQUE.

FEU D'ARTIFICE.

A la sollicitation d'un grand nombre de citoyens, un Amateur artificier de cette ville où il est déjà favorablement connu par quelques soirées particulières, ayant loué le vaste jardin attenant à la maison de D. Roy Ecr, rue St. Olivier, Faubourg St. Jean et obtenu l'autorisation du corps municipal, se propose de donner, très-prochainement une soirée Pyrotechnique consistant en pièces d'artifice composées et détachées, propre à produire les effets les plus agréables. Pour les détails voir le programme qui se délivrera avec les cartes qui seront envoyés aux souscripteurs, à domicile.

On souscrit aux bureaux du *Canadien*, de la *Gazette*, du *Fantasque* et dans les principales librairies.

Prix d'entrée 2s 6d par personne. On sera assis.

MANUFACTURE DE POÊLES RUSSES.

Par une compagnie dirigée par M. **SMOLENSKI**, qui a fait venir de Pologne plusieurs ouvriers dont la fabrication de ces Poêles est l'état.

QUEBEC, 99 RUE SAINT-VALLIER.

MM. LES CURÉS et autres qui éprouveraient quelque embarras au sujet des cheminées, pourront s'adresser (par lettres affranchies) à la Manufacture. On leur enverra des directions sur la manière d'y remédier.

Comme M. **SMOLENSKI** ne croit pas pouvoir suffire à toutes les demandes, il prévient que les personnes qui en feront les premières seront les premières servies.

Québec, 12 juin 1841.

GEORGES BIGAQUETTE,

MEUBLIER,

Nos. 22 & 23, Rue St. Valier.

APPELLE l'attention du public et de ses amis sur son assortiment de meubles, tels que Couchettes, Tables, Sofas, chaises, Chiffonniers en acajou, et tous autres ouvrages de son art, d'après les derniers modèles et à des prix modérés.

Québec, 3 Juin, 1841.